

MASQUES BLANCS



Un projet de documentaire
par STÉPHANE DROUOT

04/04/2018

<http://ecrits.laei.org>

SOMMAIRE

Résumé.....2

Note d'intention.....3

Traitement.....9

Début de continuité.....12

RÉSUMÉ

Je suis né à Cholet dans le Maine-et-Loire, d'une mère rochelaise. Je suis né français. Ma famille est blanche, mes amis sont blancs et je n'ai pourtant jamais réussi à me considérer français.

Je pars dans une exploration de ce qu'être métis signifie dans une quête d'identité personnelle et nationale. Je vais à la rencontre d'autres qui sont issus d'une mixité raciale et qui le vivent souvent très différemment ; ils ont des frères et sœurs, ils ont leur deux parents, ou ils viennent d'une famille racisée. Chacun a son histoire, aucun ne se définit vraiment par sa couleur de peau ou la culture de laquelle il est en partie issu.

Ces récits, je les contraste avec plusieurs analyses des causes par un historien spécialiste de la question coloniale, un philosophe spécialiste de Frantz Fanon et une auteure qui travaille la question de la virilité noire en France.

Dans ce film militant qui prend une position inclusive sur le racisme, je cherche à offrir des récits personnels, une analyse et une possible ouverture sur un dialogue de réconciliation à la fois interne et externe, entre nationalité et couleur de peau.



NOTE D'INTENTION

Je suis né à Cholet, dans les pays de la Loire, dans les années 80. Ma mère était infirmière et avait décidé qu'elle aurait un enfant seule. Voilà comment je suis arrivé, de père inconnu comme on dit pudiquement pour éviter de parler du fâcheux sujet de la paternité, à être différent du reste de ma famille. Le petit métis a fait débat au cœur de cette famille blanche, conservatrice, implantée entre la Vendée et le Maine et Loire depuis les années 70. Ma grand-mère a été celle qui a mis le plus de temps à se faire à l'idée, mais au final, j'étais là pour rester ; il fallait s'y faire.

J'ai grandi dans les bâtiments HLM d'un quartier ouvrier, à l'écart du quartier où vivaient les enfants d'immigrés et leurs parents, mais suffisamment proche pour que je les côtoie à l'école, jusqu'au lycée. Parmi mes amis de classe, je me sentais bien. On se posait mutuellement des questions sur nos origines, mes amis laotiens, cambodgiens, vietnamiens d'origines étaient très ouverts, même si la cause de leur déplacement demeurait vague pour le jeune enfant que j'étais. Rares étaient les métis. Curieusement, nous étions tous les trois issus de familles monoparentales.

Moi, je le vivais bien, en grande partie parce que j'avais la sensation indescriptible de devoir faire de mon mieux pour être le plus gentil possible, ne pas faire de vagues, comme si

j'avais quelque chose à prouver pour ne pas être rejeté. Lorsqu'en CP, la maîtresse nous demande de nous décrire, dans signe distinctif, j'écris « noir ». La maîtresse sourit et me dit que ce n'est pas un signe distinctif et sur le moment, je ne comprends pas pourquoi elle dit ça. Dans ma famille, ma couleur de peau est la manière de laquelle on me distingue des autres.

Ma mère travaillait à l'hôpital et avec ses horaires, je passais la moitié de ma vie chez ma nourrice, beaucoup plus souvent que les autres enfants qu'elle gardait. Son mari travaillait à l'usine de plastique et je fus élevé avec sa fille et ses deux fils beaucoup plus vieux que nous. Eux aussi étaient blancs. Chez eux aussi, j'étais le petit noir.

Au primaire, ma mère – voyant probablement que je m'ennuyais à l'école – m'envoyait prendre des cours du soir d'anglais d'abord, d'allemand ensuite. C'est dans cette période là que je développe l'idée que je peux faire autre chose, à côté de l'école et tout au long de ma scolarité, je vais faire autre chose que seulement me contenter de ce qui m'est enseigné.

Rapidement, je découvrais que les adultes mentent, qu'il n'y a rien de normal dans ma vie familiale, contrairement à ce que s'évertuait à me dire ma mère. Et ma vie bascule une première fois, je remets alors en cause tout ce que j'ai appris, de mes professeurs mais aussi de ma famille, toute cette éducation implicite, cette culture qu'on m'a transmise et que j'essayais de reproduire pour faire plaisir à ceux qui m'entouraient : je chantais *Starmania* par cœur, je jouais à la flûte à bec les génériques des séries, je récitais *Les Guignols de l'Info* pour faire rire la galerie (je refaisais même les voix). Mais d'un seul coup, je compris que j'étais enfermé dans le manque de culture de ces gens que j'appelle maintenant, de la classe ouvrière. Eux-mêmes ne réalisaient pas la pauvreté de la culture qu'ils m'imposaient. Mes amis suivaient le même chemin, mais je trouvais ça limitant. J'avais peur qu'être limité comme eux ne suffise pas à me faire accepter, parce que j'étais différent et on me considérait toujours avec un autre étalon de mesure. Je devais être parfait, irréprochable.

Je fréquente ensuite le collège où pour la première fois, je découvre la population musulmane de la cité adjacente. Même si leur couleur de peau ressemble fortement à la mienne, il y a un fossé entre eux et moi que j'ai du mal à comprendre. Au collège, j'apprends la violence.

J'apprends des mots que je ne connaissais pas jusqu'à présent : Négro, Blackos, Bamboula ... Invariablement lorsque je demande à ma mère quoi faire dans une situation de racisme ouvert et criant, sa réponse est « ignore-les ». Mais je ne peux pas, ces mots éveillent chez moi une colère indomptable et je deviens occasionnellement très violent, parfois face à des garçons bien plus grands que moi. J'ai 15 ans la première fois que je fuis de panique une menace verbale de mort.

Je m'intéresse à l'informatique, à la musique, à toute cette culture qui m'a été refusée dans ma jeune enfance ; je vais au conservatoire, d'abord pour faire du saxophone, parce que tous les musiciens noirs que j'ai vus à la télévision jouaient du saxophone et que ça me semble approprié. Je partage le conservatoire avec mon meilleur ami, nous entrons dans la chorale, nous faisons ensemble du roller et de la natation. Mon ami Pierre est issu d'une famille très bourgeoise, il m'apprend à respecter le nom du Christ en sa présence et je me sens à ma place dans sa famille, avec ses parents profs, dans une culture plus raffinée. Je reste malgré tout inclus comme le petit noir de la famille.

De ma mère, j'ai appris à prendre soin des autres. Dans mon quartier, je m'occupe des plus jeunes que moi. Je les encadre pour leurs devoirs, je les laisse jouer à la *Playstation* pendant que je travaille sur mes premières compositions musicales et mes premiers programmes informatiques. Je les préfère à mes côtés qu'en compagnie des garçons charismatiques de la cité, qui eux, sont en train de mal tourner.

Au fil des années, j'ai la sensation que mes activités extra-curriculaires finissent par ennuyer mon environnement ouvrier. Je ne réussis pas à m'intégrer comme l'un d'eux et je finis par doucement les abandonner.

Pour les voisins à qui je répare les ordinateurs comme pour mon professeur de chant du conservatoire où je suis le premier contre-ténor, je reste le petit noir. Il faut dire que je vis désormais dans un milieu presque exclusivement blanc. Entre le collège et le lycée, mes amis racisés ont disparu, soit entrés en apprentissage ou dans une filière professionnalisante. C'est probablement pour ça que je décide d'arrêter les efforts que je perpétuais malgré moi depuis ma

plus petite enfance pour *me fondre dans la blancheur*. Je me décolore les cheveux, je suis contre-ténor en dépit d'une incompréhension de mes congénères qui ne comprennent pas que la virilité n'a rien à voir avec la voix, je vis parmi les jeunes filles blanches et catholiques dans ma chorale à voix égales, je fais les arrangements pour les deux violons et une flûte traversière de mon groupe de rock, j'écris de la poésie, je recopie du Shakespeare en cours d'anglais pour ne pas m'ennuyer de trop, je programme en cours de physique.

Pendant mes études secondaires en Bretagne, cette tendance continue : je compose mon premier album durant ma première année d'IUT en informatique et je me mets au dessin. Je n'ai plus envie de faire semblant d'être un étudiant comme les autres. Je ne bois pas, je ne fume pas, je ne me drogue pas, je ne fais pas la fête, je vis volontiers comme un ermite. Même parmi les informaticiens, je détonne.

Je pars en Angleterre pour finir mes études en informatique, mais à ce moment-là, j'ai découvert l'infographie 3D et je passe mon temps à faire un film d'animation. Mon scénario parle du métissage, de l'impossibilité de trouver une place dans la société quand on est pris entre deux traditions. Ce n'est pas mon premier écrit sur la question de l'identité. Pendant toute ma vie, j'ai dû remplacer ce père absent par un agglomérat de personnalités auxquelles je voudrais ressembler. Justice, droiture, culture et intellect sont au centre de cet idéal paternel inexistant que je poursuis encore maintenant. Et cela transparaît dans mes écrits. Mon vécu de rejet, de peur et de haine, informe mes sujets de prédilection.

Après avoir passé pas mal de temps à me chercher, dans la programmation web, dans l'infographie 3D, à donner des conférences sur les alternatives au droit d'auteur à l'heure d'internet, je me suis posé à Limoges et je suis devenu monteur, vidéaste, photographe et compositeur dans l'audiovisuel. À côté, je continue à creuser la question de la différence, du racisme, de l'exclusion au travers de romans que je n'écris que pour moi et mes amis, de scénarii, des quelques courts-métrages que je réalise par mes propres moyens. Par expérience du rejet frontal, j'ai du mal à me mettre en avant et à tenter de professionnaliser ces activités. Mon dernier court-métrage en date parle de la guerre sur la partition entre les notes blanches et les notes noires.

Encore maintenant, je me replie dans un certain ermitage, parce que le contact social est difficile. Mon éducation d'analyste-programmeur prend souvent le pas sur mon côté sensible et je me retrouve à exprimer très formellement des choses qui sont profondément viscérales et intimes.

La question centrale dans mon travail est bien entendu celle du racisme. Je travaille à trouver des mots qui n'existent pas dans mon vocabulaire pour décrire mon expérience. Je cherche à comprendre cette notion d'appartenance, ce sentiment d'exclusion que j'ai ressenti toute ma vie. Je parle du problème avec le mot *racisme* qui décrit en fait trois choses bien différentes : la haine raciale, la discrimination raciale et le simple fait de voir les couleurs de peau.

Quand devient-on français ? Quelle intégration pour ceux qui, comme moi, sont exclus du simple fait de leur couleur alors qu'il sont français dans tous les autres sens du terme ? Il y a aussi deux formes de racisme, comme l'explique très bien Rokhaya Diallo¹, l'interpersonnel – sous forme d'insulte ou de violence corporelle, d'un individu à l'autre : celui-ci, je l'ai vécu bien sûr, à de nombreuses reprises, mais il ne m'intéresse pas ici – et le racisme culturel. Ce dernier est plus vague, presque vaporeux pour paraphraser Achille Mbembe² et il est difficile à pointer du doigt. Il est à la race ce que le sexisme est au genre, un vaste mécanisme invisible qui ne se limite pas aux injures et aux violences. C'est cela que j'aimerais mettre en lumière dans ce film.

Rencontrer des gens, racisés et métissés, sortir de chez moi et me confronter à leur regard concernant la France et le sentiment d'être français. Chercher à analyser avec mon regard de programmeur, où je suis capable d'y distinguer des bugs. Parler des schémas mentaux décrits il y a un peu plus d'un demi-siècle par Frantz Fanon, et voir si les héritiers du patrimoine génétique colonial ont également hérité des maux de leurs ancêtres.

Mais parler de tout ça est extrêmement délicat pour les gens racisés – j'ai moi-même mis longtemps avant de pouvoir en parler, et encore maintenant, beaucoup de choses font voler en éclat ma patience, comme la question de mes origines – j'aimerais filmer mes interlocuteurs sur

1 Écrivaine, journaliste et militante anti-raciste

2 Philosophe camerounais auteur de plusieurs livres sur le racisme et la pensée noire dont *Critique de la Raison Nègre* (La Découverte, 2013) et *Politique de l'Inimitié* (La Découverte, 2016).

un mode de visage couvert original, pour éviter la caractérisation à priori du témoignage, basé sur leur couleur de peau. Couvrir d'un masque blanc littéral toutes ces rencontres pour parler à découvert d'un mal-être racial intime, et mettre en lumière, je l'espère, quelque chose de commun à mon histoire personnelle.

Pour finalement ouvrir la discussion, chercher à mettre des mots sur un malaise omniprésent pour une partie de la population française, je donnerai la parole à des experts de la question historique des racisés et du racisme, des penseurs qui réfléchissent le contexte racial et tentent d'œuvrer pour articuler le problème. Bien que militant dans ce sens, ce film ne cherche pas à résoudre le problème du racisme, mais à mettre en lumière la zone d'ombre qui grandit dans l'ombre ça fait beaucoup d'ombres d'une république qui œuvre à être *colorblind*³.

3 Daltonienne, qui ne voit pas les couleurs ; dans le contexte : aveugle aux races.



TRAITEMENT

Le film est fragmenté en trois traitements distincts entrelacés : mon apparition qui sert à la fois de narrateur et de lien, celle des entretiens avec des gens qui partagent mon expérience, et les experts.

moi

Je suis au centre de ce film, à la fois parce que j'en suis le réalisateur, mais aussi parce que je parle de mon expérience avec ce racisme vapoureux et que j'ai appris à l'articuler, à la fois pour ceux qui n'en ont pas conscience et pour ceux qui en sont victimes sans savoir en parler.

Tout au long du film, je me déplace, de la ville vers la nature ; en parlant de cette question importante, il est fondamental pour moi de rappeler que la France, ce n'est pas Paris. En particulier sur ce sujet délicat de la racisation, les grandes villes de France sont souvent cosmopolites, et bien plus de communautés y résident que dans les petites villes des territoires. Or, je ne viens pas d'une grande ville. J'ai grandi à la frontière d'un monde rural – en face de mon HLM d'enfance, il y a encore une ferme, des prés et des vaches. Je me sens donc bien plus confortable à la campagne qu'en ville.

Mon rôle est donc d'être là, à visage découvert, avec ma longue barbe noire et mes longs cheveux frisés, avec ma peau brune, face caméra pour entretenir avec le public la même relation, bienveillante et franche que j'ai avec mes amis lorsque le sujet du racisme est évoqué. Je parlerai ainsi de mon expérience, de mes troubles, souvent en voix-over, pour créer une image verbale complète d'une expérience humaine complexe.

Je m'exprime sur un ton léger, presque familier, pour établir une relation bon enfant avec le spectateur. Le sujet est grave, mais en humanisant le narrateur, on peut espérer communiquer plus facilement avec une audience qui pourrait être fermée à une analyse froide et implacable.

entretiens

Dans un contexte d'entretien classique, nous serons en extérieur, dans la nature, pour parler de cette France magnifique qui pourtant semble les exclure en secret.

Il est difficile de trouver des gens pour ces entretiens, qui veuillent bien parler face caméra de leur problème. Il y a beaucoup de raisons à ça : un sorte de sceau du silence, la peur des représailles, la crainte de mettre en route un mécanisme impossible à arrêter dans sa propre vie sociale et professionnelle, fait que je ne pourrai pas filmer les entretiens à visage découvert.

J'ai choisi d'utiliser le procédé de rotoscopie pour masquer à la fois la forme de leur visage et la couleur de leur peau. Utiliser ce procédé permet de rendre le mouvement de ces visages, leurs expressions mêmes, en particulier en très gros plans, sans trahir des traits trop distinctifs. La rotoscopie permet de faire des aplats de couleurs franches, indépendantes de la couleur de la vidéo, et donne à chacun une personnalité iconique.

C'est un choix qui au-delà de son aspect pratique, a un aspect symbolique, de masque blanc. Il évite au spectateur de pouvoir exercer ce biais qui préexiste chez lui, le mettant possiblement dans un inconfort de ne pas pouvoir déterminer qui est cette personne par la couleur de sa peau. Je cherche ainsi à mettre le spectateur en face de ses réflexes non-examinés de préjugés raciaux. Pointer du doigt que cet inconfort chez lui, c'est l'origine d'une violence pour nous.

Les personnes seront identifiées simplement par leurs voix. Ils choisissent de se présenter par les traits qui leurs semblent adéquats et pas, comme trop souvent dans leurs vies, par leurs origines ethniques.

intellectuels

Pour les entretiens avec les intellectuels, voir leurs visages est fondamental. Nous serons donc assis dans un lieu de savoir, dans une bibliothèque ou une université, dans le lieu qui est le plus représentatif de leur activité de tous les jours.

Les entretiens se feront à visages découverts, face caméra, et seront mis en parallèle avec le malaise présenté dans un entretien ou dans une section me concernant personnellement. Selon l'intellectuel, on reviendra sur la vision de la société française, son Histoire et les leçons qu'on peut tirer des analyses du passé.

L'idée est de mettre côte à côte, témoignages et discours académiques et laisser le spectateur faire le lien entre les deux.

La plupart des propos existent déjà dans la littérature, mais ces intellectuels sont là pour donner au film la possibilité d'exprimer des choses qui restent généralement sous la forme de livres d'Histoire, de colloques ou de traités de sociologie, et qui ont du mal à voir la lumière du jour en dehors des cercles de gens déjà convaincus par la validité de leurs propos. Il s'agit donc de mettre en relation la souffrance de gens qui vivent ce que j'appellerais le *racisme bien-pensant*, avec une analyse qui permet d'expliquer et d'entamer un dialogue.

Le film n'a pas la prétention d'apporter toutes les réponses, ni de résoudre le problème du racisme, mais plutôt de mettre en lumière cette forme de racisme difficile à exprimer et quasi invisible pour les blancs, qui découle de beaucoup de biais cognitifs déjà reconnus, à la fois par Frantz Fanon et par d'autres, et qu'il est important de communiquer à ceux qui ne se pensent pas racistes et qui pourtant perpétuent une oppression silencieuse et inconsciente.



DÉBUT DE CONTINUITÉ

Les propos présentés ici sont ceux recueillis lors d'un travail préliminaire de recherche et de rencontres.

introduction

Je me présente. Moi c'est Stéphane DROUOT, je suis né en 1981 à Cholet, dans le Maine et Loire. J'ai une formation d'Analyste Programmeur, mais je suis monteur, photographe et compositeur dans l'audiovisuel.

À l'image, de dos, un homme travaille à son ordinateur, entouré par des instruments de musique. Son fils est présent, un petit garçon de 2 ans à peine. L'homme joue avec lui. Ils sont blancs, tous les deux. On entend un morceau de Purcell, chanté par un contre-ténor.

Je suis également infographiste et animateur 3D, j'ai fait quelques courts-métrages dans mon coin. À l'occasion je suis aussi conférencier sur l'art libre et chanteur. J'ai une formation de contre-ténor lyrique. J'aime la philosophie, la psychologie, la théologie, la physique, les maths, et ce que j'aime faire par dessus tout, c'est étudier.

La caméra avance vers l'homme qui finit par se retourner et sourire à la caméra.

Je n'ai cependant jamais vraiment réussi à me sentir Français. Je n'ai même pas vraiment réussi à me construire une identité à proprement parler. Je ne me suis jamais senti noir non plus, ni métis ou racisé et encore moins "café au lait", yerk. Arrivé à mon âge, je commence à penser que le problème là-dedans, c'est que cet homme à l'image, ce n'est pas moi. C'est mon ami Christophe.

De derrière la caméra, sort un autre homme, celui-ci est très brun de peau, la barbe longue, les cheveux frisés en bataille.

Voilà, ça, c'est moi. Mon problème, c'est ça, cette réaction là. Il y a une dissonance entre qui je suis, comment je parle et ce à quoi je ressemble. Ce pigment qui devrait être anodin, ces traces visibles d'un ancêtre génétique semblent, en fait, avoir forgé une énorme partie de ma vie.

Parlant face caméra, en déambulant désormais dans la ville de Limoges, où je réside.

J'entends beaucoup parler d'assimilation, d'intégration, mais je ne sais pas ce que je suis censé faire quand je suis né sur le territoire français, de parents français et blancs. Toute ma famille est blanche et c'est un pur hasard en dehors de mon champ d'action que ma mère ait décidé d'être mère célibataire d'un enfant métis.

Du haut de mes 36 ans, je réalise doucement que je ne me suis en fait jamais senti français. Je n'ai jamais pris part aux institutions, je n'ai jamais voté et j'ai même développé une logique critique pour légitimer cette attitude, à la fois politiquement et socialement. Mais la source de ce détachement m'apparaît d'une nature plus profonde. Difficile à cerner.



En France, il est difficile de penser les problèmes de race. La tension juste à l'utilisation du mot est palpable. Appelons cependant un chat un chat : lorsque quelqu'un que je viens de rencontrer me demande d'où je viens, je réponds assez invariablement Cholet, et que cette réponse semble si peu le satisfaire qu'il insiste : « non, mais c'est quoi tes origines », on rentre là dans un problème de race. Parce que jamais cette personne croisant un blanc ne poserait cette question. Ma couleur de peau n'est pas un

accent, ce n'est pas un signe distinctif de culture ou de mon appartenance à une tribu. Mais au-delà de ça, ma couleur de peau n'est pas une race et pas aisément identifiable.

Je pense que mon problème prend racine ici, à cette jonction logique. Ma couleur de peau découle d'une mixité, une des multiples mixités qui deviennent de plus en plus prévalentes en France. Et pourtant, je ne me sens pas français et je ne me sens pas considéré comme français. Je me demande si c'est le cas de beaucoup d'autres gens issus d'une mixité. On pourrait nous considérer comme racisés, bien que les métis ne forment pas un groupe cohérent ; certains d'entre nous semblent blancs, d'autres pas.

Et au fond, cela a-t-il l'importance que les Français semblent y porter ?

développement

Samir : se sentir français

Je m'assieds sur un banc. L'image a changé, elle est désormais graphique, faite d'aplats ; à mes côtés, Samir. Il me parle de son expérience :

SAMIR : Pour moi, il n'y a que deux façons de considérer les groupes humains qui fassent sens : l'individu et l'humanité dans son tout. Chercher à rentrer les gens dans des catégories, que ce soit en fonction de leur sexe, de leur sexualité, de leur couleur de peau ou de leurs idées politiques, ça n'a pas de sens pour moi. Il y a peut être un intérêt statistique à le faire, même si j'en doute, mais il y a plus de risques d'ostraciser par cette méthode que de chances de réunir.

STEPHANE : Tu peux un peu me parler de toi ? Comment tu te considères ?

SAMIR : Je suis consultant et formateur dans le monde du logiciel libre ; je suis ingénieur en informatique et en robotique, expert en Smalltalk. J'ai participé à l'élaboration de Squeak qui est un langage pour enseigner la programmation aux tout-petits. Je m'intéresse aussi au mouvement des Rencontres d'Ailleurs pour un cinéma de libre diffusion fait en marge du système et je participe à plusieurs développements pédagogiques autour de l'informatique.

STEPHANE : Tu ne considères jamais tes origines comme étant représentatives de qui tu es ?

SAMIR : Mes origines, c'est quelque chose de personnel. Bien sûr, ça impacte mon parcours, mais ce n'est pas qui je suis, loin de là. J'ai des parents, comme tout le monde, j'ai une sœur et le fait que j'ai grandi dans une famille multiculturelle a peut être un impact sur la bienveillance que j'ai envers les autres, mais ce n'est pas un élément fondateur de ma personnalité actuelle.

STEPHANE : Est-ce que tu te sens français ?

SAMIR : Comme je disais tout à l'heure, je pense que faire des catégories ethniques, religieuses, sociales ou même nationales, c'est un biais de la pensée, une erreur à un niveau logique. Est-ce que je me considère français, dans la mesure où je parle le français peut-être. Mais je parle l'anglais aussi, est-ce que je me considère britannique ou américain pour autant ? Je ne crois pas. Cette question de nationalité, c'est une question administrative, alors d'un point de vue administratif, oui, je suis français. Mais est-ce que ça dit quelque chose sur qui je suis ?

STEPHANE : Et ton ressenti ?

SAMIR : Mon ressenti ? A propos de ma nationalité ? C'est compliqué comme question. Tu veux dire parce que je suis issu de la mixité ? Ah, dans ce sens là. Je ne sais pas. Je suis né en France, mais quelque part, je ne me suis jamais senti autant français que pendant mon séjour aux États-Unis. Donc quelque part, j'imagine que je me sens français, mais quand je suis à l'étranger.

STEPHANE : Et quel rapport tu entretiens avec la normalité ?

SAMIR : Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

STEPHANE : Tu te sentais normal en grandissant ou tu avais l'impression d'être spécial, différent ?

SAMIR : J'avais des amis comme tout le monde. Je pense que j'ai grandi dans un environnement multiculturel et que quelque part, les gens me ressemblaient dans ma famille, mais pas trop dehors. C'est là que ma sœur et moi avons réussi à former une certaine unité. Je pense que ça, ça m'a aidé à conserver une certaine normalité, relative. C'est une question très granulaire que celle de la normalité, parce que bien entendu, à une certaine échelle tout le monde est normal, et puis à une autre, personne ne l'est. Maintenant, si tu me demandes si je me posais la question de la déviance de ce qui est

perçu comme étant la norme, en France, bien sûr, je n'étais pas considéré comme normal par mes petits camarades.

Pascal Blanchard

Assis dans une bibliothèque, Pascal Blanchard, historien et spécialiste de la question coloniale propose une analyse.

PASCAL BLANCHARD : Quand on pense à la question du racisme en France, on pense souvent aux violences, à la montée du Front National, aux confrontations policières. La réalité des Français issus de l'immigration, c'est aussi un racisme internalisé : pour ces citoyens français, il est impossible de se sentir français, et pour cause ! L'histoire de la France dans sa période coloniale est peuplée d'instances de propagande et d'imagerie dépeignant l'homme noir et l'homme nord africain comme un autre, comme un être inférieur à dominer. Alors de fait, on n'est plus dans cette période-là, mais la France n'a jamais fait le travail nécessaire pour sortir de la colonisation des esprits. On le voit très bien maintenant dans le traitement médiatique et politique de l'Islam. L'excuse de la laïcité offre un angle d'attaque contre la pratique religieuse de milliers de citoyens français, et il y a un consensus qui se dessine et qu'on peut remonter à cette idée du nous et eux, qu'on voit peupler le langage colonialiste : ces gens-là ne sont pas comme nous.



photographie : Matthieu Riegler, CC-by

Le résultat de cette différenciation, c'est qu'en 2018, vous pouvez demander à un petit enfant de banlieue, français de seconde génération, et il vous répondra du haut de ses 8 ans « non, moi monsieur, je suis pas français, je suis de la banlieue ». Et pourquoi ? Et bien simplement parce qu'il est traité par la société française comme un autre, un être extérieur. On parle beaucoup d'intégration, mais l'intégration, ça va dans les deux sens. Ce n'est pas seulement aux immigrés ou aux descendants d'immigrés de s'intégrer, mais c'est aussi à la terre d'accueil de redéfinir ce que ça signifie d'être français. Et pour l'instant, la France n'a pas fait ce travail-là.

Alors certes, on a un magnifique musée de l'immigration, à Paris, mais dans ce musée, on ne parle pas de la colonisation. On a du mal à discerner en France que les Français ne sont pas tous blancs.

L'esclavage a provoqué du déplacement de population d'Afrique, la colonisation a forcé d'autres population africaines et asiatiques à entrer dans l'Histoire de la France. Maintenant, il faut faire ce travail et les réintégrer à leur place dans l'enseignement de cette histoire. Il faut une histoire multicolore, un récit national qui ne soit plus seulement dominé par des hommes blancs, mais qui parle également d'hommes et de femmes qui ont lutté pour la France aux côtés des blancs, durant la Seconde et la Première Guerre mondiale, bien sûr par exemple.

Il y a des processus pour se sentir partie prenante d'une nation qui ne sont pas mis en place en France. Ils sont importants pour le vivre ensemble. Quand une partie de sa population est obligée de faire attention à la manière de laquelle elle s'exprime, la manière de laquelle elle agit que ce soit face à la belle famille ou face aux forces de l'ordre, on peut dire qu'il y a bel et bien une raison pour cette partie de la population de ne pas se sentir française. Le sentiment d'appartenance est malgré tout quelque chose de primordial si on veut aller vers un futur commun et un bon thermomètre à mon sens, d'une fracture identitaire au sein d'une nation comme la France.



Stéphane

Je me déplace désormais en bord de Vienne, dans un endroit périurbain, où les jeux d'enfants se mêlent aux installations sportives, un lieu en bordure d'autoroute, en début de périphérie de la ville.

STEPHANE : J'étais assez étrange en tant qu'adolescent. Non pas que je sois spécialement normal maintenant, non. Peut être est-ce la définition de la normalité qui ne m'a jamais séduit ou particulièrement décrit. Je ne me suis jamais considéré comme quelqu'un de couleur ; à la fois parce que toute ma famille est blanche, sans doute, mais aussi parce que je ne sais toujours pas ce que ça pourrait signifier. J'aurais peut être l'opportunité de me sentir fier d'être comme je suis, mais qu'est-ce que ça veut dire d'être fier de sa couleur de peau ? Peut-on être fier d'être blanc ? Quelle étrange idée.

On me dit que je suis moitié blanc, mais je n'ai jamais vraiment eu le sentiment d'être à moitié quoi que ce soit. J'ai toujours été considéré comme un noir par mes contemporains et je n'ai jamais été à ma place parmi ceux qui me ressembleraient, ceux qui ont une autre culture.

J'ai eu dans mon adolescence une expérience assez étrange et complexe à expliquer. Il m'arrivait très fréquemment d'être véritablement surpris, à en sursauter, lorsque je croisais mon reflet dans le miroir ou que je voyais la couleur de ma peau sur le revers de ma main. J'étais blanc, en mon âme et conscience. Il n'était pas question de moitié de quoi que ce soit. Et c'est d'ailleurs toujours le cas, mais j'ai appris depuis que la manière de laquelle je me considérais devait également prendre en compte la façon de laquelle j'étais perçu par les autres.

Cette conclusion, j'y suis arrivé grâce à un professeur dans le secondaire, qui avait été surpris de me voir lever la main lorsqu'il appela Stéphane Drouot, le premier jour de classe. Après le cours, je le prends à part pour lui demander s'il a un problème avec ma couleur de peau. Sa réponse m'a poussé à reconsidérer ce que je pensais. Il m'a dit : « non, mais tu dois admettre qu'on a le droit d'être surpris. Moi, je ne vois pas ce que tu me dis à ton sujet, que tu as grandi dans une famille blanche et qu'il n'y a aucune raison de faire une exception dans la manière de laquelle je te traite. Ce que je vois, quoi que tu en dises, c'est un jeune homme noir. Et tu sembles plus avoir un problème avec ça que moi. Je trouvais ça intéressant, voilà tout ».

Cette discrimination bienveillante était surprenante pour moi. J'avais été mené à penser que toutes les discriminations menaient à la haine raciale et qu'on devrait me considérer comme ce que je ressentais, à l'intérieur, c'est à dire blanc. Mais je n'étais pas blanc. Vivre avec ce paradoxe était exténuant et c'est à ce moment que j'ai réalisé et commencé à articuler mon problème avec la couleur de ma peau. Outre le fait qu'elle ne représentait pas une origine chez moi, elle ne disait rien à mon sujet. Elle parlait peut-être de la préférence sexuelle de ma mère, mais c'était tout. Pourtant, on me considérait bel et bien différemment. Pas méchamment. On me prévenait à la cantine quand un plat contenait du porc ; on s'indignait pour moi lors d'un contrôle tout à fait routinier de la douane ; on avait une véritable appréhension à l'idée de me présenter à ses parents par volonté de me préserver d'une réaction adverse – qui ne venait jamais. C'est toujours la réaction raciste inattendue, de peur par anticipation ou de haine par méconnaissance, qui fait le plus mal. Mais la réaction raciste bien-pensante me remet

toujours à ma place, dans ma condition ... sans que je ne puisse vraiment mettre un mot sur cette condition.

J'ai donc longtemps vécu avec une colère intériorisée parce qu'on me traitait différemment ; comme si j'étais incapable de parler par moi-même, de me défendre ou d'articuler ce qu'était ma réalité. Souvent, on me disait « ça n'a rien à voir avec ta couleur de peau » et je subissais un interrogatoire pour prouver que j'étais à ma place ici, que j'avais le droit d'être ami avec leurs enfants. Bien sûr, ce n'était pas une occurrence systématique, mais suffisamment régulière pour ne pas être anodine. La plupart du temps, c'était fait sans haine, mais avec une certaine appréhension, une crainte. Et j'étais devenu expert à répondre à ces interrogatoires d'une façon frontale et franche, avec le sourire et la bonne humeur. Mais quelque part, ça me rendait triste, ça me fatiguait et parfois, devoir subir ce genre d'appréhension me mettait simplement en colère. J'aurai dû être blanc : voilà mon erreur !



Norman Ajari

Assis dans un fauteuil, dans une bibliothèque universitaire de Toulouse, Norman Ajari, Philosophe et universitaire spécialiste de Frantz Fanon, nous explique qui était Fanon et pourquoi son regard sur la société française des années 50 est encore valide de nos jours.

NORMAN AJARI : Frantz Fanon est un psychiatre né en Martinique en 1925 et dans son livre « Peau noires, masques blancs » il étudie le rapport entre l'image de soi et l'oppression raciste d'une société coloniale. Dans le cas de ce livre, il s'agit de l'Algérie avant la guerre d'indépendance. La thèse de Fanon, c'est que le racisme s'exprime lorsque le colon impose sa culture sur le colonisé et le force à se réinventer d'une façon telle qu'au final, le colonisé adopte une attitude qui finit par l'aliéner de lui-même.

Pour Fanon, le racisme est le symptôme d'une culture coloniale et pour lui la culture coloniale par essence est la culture européenne. L'expression d'une légitimité unilatérale à juger de ce qui est bon ou pas, évolué ou retardé et à se déplorer qu'une religion ou qu'un continent est en retard sur un autre est une démonstration du principe colonial à l'œuvre dans cette culture. On peut en arriver à penser que

la mentalité coloniale comme la décrit Fanon, qui se réinvente en permanence, est encore au cœur de la culture Française.

Il parle également de lynchage dans la virtualité, exprimant que ce n'est pas parce qu'il n'existe pas de camp ou de génocide dans une culture que cette dernière n'est pas raciste. Lorsque l'oppression est ressentie par le colonisé, alors la colonisation est encore toujours un acte de fait. Une prévalence. Lorsqu'un blanc écoute le blues, par exemple, Fanon évoque le moment où le racisme croit se muer en admiration sincère ; comme si le blues, symbole de l'expression du peuple Afro-Américain, noir, opprimé, n'aurait jamais pu exister sans l'oppression blanche, validant ainsi aux yeux du blanc, la légitimité des actions du passé.

En cela, ils mettent œuvre ce que j'appelle les imaginaires européens de l'homogénéité ; la mauvaise conscience, qui découle de la découverte d'une certaine humanité chez la victime de la colonialité, permet au raciste, par un mouvement pervers, de se convaincre qu'il n'est pas si raciste que ça. En faisant cela, il ignore l'inventivité, le génie et la culture qui ont réussi à germer malgré l'exercice de cette oppression et réduit l'esclave à une abstraction, refusant ainsi de reconnaître chez lui, un autre comme lui en traçant la différence, la mettant en avant en tant qu'elle serait le point focal de la qualité même du nègre.

continuation des propos

Pour la suite, plus de recherches sont nécessaires ainsi que des prises de contact. Cependant je propose ici une idée générale du mouvement de la suite du film.

Guillaume : la mixité va dans les deux sens

Assis sur un banc, quelque part en France, Guillaume est lui aussi rotoscopé. On distingue cependant ses dreads et une attitude vestimentaire très frappante, un grand foulard sur un pull trop large. Il a vécu un peu partout en France. Il travaille pour Amnesty International et voyage de ville en ville pour aller à la rencontre du public et tenter de lutter contre l'injustice dans le monde.

Il a une expérience du racisme dans un autre sens. Le métissage est encore un sujet difficile dans les départements d'outre-mer et il nous raconte son expérience, avec sa famille et son arrivée à un jeune âge en métropole. Il parle qu'en Martinique, le métis est « le diable blanc ». Qu'il était difficile pour lui de vivre dans une famille qui ne le considérait pas comme l'un des leurs.

En France, il vit l'exclusion différemment. En France, il vient de l'Outre-Mer et sa peau claire n'est absolument pas l'équivalent d'une peau blanche. Malgré son jeune âge, l'expérience le marque durablement.

Mathieu : nouvelle génération, améliorations et clichés

Mathieu est né à Limoges dans la fin des années 90. Il est guitariste, artiste et chauffeur routier. Il est très fier de ses origines et les revendique. Il se sent néanmoins Français dans l'âme et a une toute autre expérience de l'exclusion. Il nous parle de sa vie, ayant grandi dans la France provinciale du 21^{ème} siècle.

Avec lui, on découvre la vision de l'homme de couleur pour les femmes, encore maintenant ; une vision de la virilité sans limite, de la force sauvage perpétuée en particulier par le porno, et qui devient rapidement un handicap dans la vie sentimentale d'un jeune homme racisé.

On entend aussi l'obligation de s'identifier à sa couleur, pour équilibrer quelque chose de non-dit, de sous-jacent. Comme compléter une identité dissociée et qui n'arrive pas à être unifiée en lui.

Léonora Miano : histoires de la virilité noire

Léonora Miano, auteure Franco-Camerounaise à l'origine du recueil d'histoires *Marianne et le garçon noir* nous raconte son assentiment vis à vis de la virilité noire en France. Entre crises et histoires personnelles, aventures sentimentales brisées par la violence concrète et abstraite, difficile à comprendre pour ceux qui ne l'ont jamais vécue. Une peur de la virilité noire est au centre de la société française. Une certaine vénération aussi.



Une essentialisation dont il est complexe de se débarrasser et elle nous explique comment ces clichés peuvent mener à des brutalités policières inutiles, des explosions de colères légitimes, des paradoxes qui ne sont pas réconciliables avec l'idée que la France ne voit pas les couleurs.

Stéphane : Conclusion

Je me reconnais dans ces propos ; à chaque contrôle de police je souris et demande l'autorisation de bouger, je monte légèrement le timbre de ma voix pour parler d'une façon perçue comme moins agressive à ma caissière, je sors souvent de mon chemin pour démontrer aux gens que je ne suis pas un danger potentiel. J'exprime mon côté blanc haut et fort pour que ma virilité ne soit pas catégorisée d'emblée comme une menace. Je tolère avec calme et politesse toutes les punitions et l'injustice, pour ne pas renforcer le cliché de *la rage du sauvage*. Alors quand la colère serait une réponse proportionnée, voilà que je renforce un autre cliché, celui du *nègre servile*, du *bon colonisé*. J'ai appris à ne pas me mettre en avant, à ne rien demander, à attendre qu'on veuille bien m'accorder une chance. Ne pas faire peur, ne pas m'imposer, seulement endurer ; voilà ce que j'ai appris de mon expérience de racisé.

Alors qu'on considère souvent qu'être métis, c'est avoir les avantages de deux cultures, j'essaye d'expliquer qu'il n'en est absolument rien dans mon cas, et qu'au contraire, je suis considéré comme quelque chose que je n'ai jamais été.

J'ai dû apprendre à me reconnaître dès un très jeune âge dans des gens qui m'étaient différents d'apparence. Malgré l'absence de réciprocité, j'ai choisi activement de conserver et développer ce talent. Je me suis diversifié, j'ai côtoyé des endroits comme mon IUT, la Fac en Angleterre ou le conservatoire tellement majoritairement peuplés de blancs que les gens racisés pouvaient se compter sur les doigts d'une main.

L'exclusion n'est que rarement volontaire ou proactive. Cependant, l'inclusion est bien compliquée lorsque les gens questionnent parfois volontairement, parfois maladroitement, toujours très indirectement, mon droit de siéger quelque part.

Je ne souhaite pas exprimer un propos anti-blanc, je ne suis même pas anti-raciste parce que je comprends le mécanisme qui mène à penser innocemment des choses blessantes. Mes grands-parents qui étaient deux de mes personnes favorites du monde entier, étaient parfaitement racistes dans un certain sens ; ça ne les empêchait pas d'être de très bonnes personnes, charitables et attentionnées.

Ce que je voulais exprimer ici, c'est que les intentions nous affectent. Que les principes d'un pays comme la France supposée être indifférente à la couleur n'existent réellement que lorsque tous les habitants œuvrent pour comprendre les maux que le racisme provoque ; des maux parfois trop subtils pour être clairement visibles à l'œil nu. Alors j'essaye de les exprimer ici, sans malice ni colère ; dans un mouvement militant non pour la tolérance, mais pour l'acceptation et la reconnaissance.

La couleur n'a rien à voir avec l'origine et reconsidérer une partie de l'Histoire de France permettrait à sa population d'accepter la diversité historique de la France ; après tout, même Alexandre Dumas – auteur des *Quatres Mousquetaires* – était métis. La couleur n'a rien à voir avec l'exotisme ou la virilité. Elle n'est que de surface.

Ce n'est que de la peau.

Je propose de considérer qu'un Français est français parce qu'il se sent français, et que cette sensation est un équilibre subtil entre son ressenti à lui et celui de la population française qui l'entoure. Que les gens qui comme moi sont nés en France de parents français de souche ont malgré tout du mal à s'intégrer et qu'il en va de communiquer et de faire évoluer ce qu'on pense comme la nature essentielle de ce qui fait un Français.

